

L'APPORT BRÉSILIEN A LA PEDAGOGIE FREINET

Conversation avec Christian Leray

Roger Ueberschlag : *Ces dernières années, plus d'une dizaine de camarades sont venus animer des stages Freinet au Brésil. On pourrait craindre que leur "Coopération" n'ait que l'aspect que les instances officielles donnent habituellement à ce terme: coopération technique est souvent synonyme d'assistance. Pourrions-nous aller plus loin et montrer ce que ton livre «Brésil: le défi des communautés» suggère: «apprendre des Brésiliens?»*

Christian Leray : Oui, mais en évitant de parler en termes de "modèle". Tout essai de transposition doit tenir compte du milieu, de la dynamique de ce milieu. Prenons l'exemple des relations des parents et des enseignants. Les communautés brésiliennes ont trouvé des solutions qui peuvent nous amener à réfléchir: au Brésil, les parents sont intégrés à l'école, plus exactement au Centre d'éducation populaire (le nom est déjà significatif). Ils participent à toutes les activités et on peut même assister, en fin de parcours, à ce qu'un parent devienne enseignant. Je pense à une mère, Clarita, qui est devenue institutrice en commençant au départ par un emploi d'aide dans un jardin d'enfants, qui a suivi des stages — y compris des stages Freinet — puis qui a poursuivi ses études pour entrer dans l'enseignement. Des parents, à tour de rôle, participent à la cuisine et encadrent les enfants chargés de préparer avec eux les plats. Cette activité est facteur de développement car les parents en parlent à leurs amis, à leurs voisins et c'est finalement toutes les conceptions alimentaires de la communauté qui se transforment en veillant en particulier à un meilleur équilibre des repas.

Christian Leray ►

R.U. : *Si les relations parents-école sont intenses, n'est-ce pas parce que la rencontre des parents se fait également hors de l'école, dans les champs de la vie sociale ou professionnelle ? La*

"favela" contraint à une solidarité quotidienne. Les parents de nos écoles, en général, ne se rencontrent pas en dehors des réunions — rares — consacrées au fonctionnement de l'école, du moins en zone urbaine. Aucune solidarité quotidienne ne les lie.

C.L. : C'est vrai, dans ces communautés on connaît les savoir-faire des personnes. On vérifie qu'ils peuvent enrichir l'œuvre éducative. Voici, par exemple, un texte d'enfant parlant de Timothée. Que nous apprend-il ? Timothée fabrique des tables et des chaises mais il est plus qu'un simple fournisseur. Il prend la parole aux réunions de la communauté. Il a son avis sur le fonctionnement des équipes de nettoyage de l'école. Il a proposé, avec José, que des adolescents chômeurs se joignent à eux. Par ce travail en commun des parents et des adolescents désœuvrés, on a assisté à une diminution de la violence. Ainsi se trouvait

vérifiée une des idées de Freinet dans "L'Education du Travail": «Ouvrer d'abord ensemble, discuter ensuite». Au lieu de se sentir dépréciés dans la communauté, ces jeunes ont conquis des pouvoirs. Ils ont appris à régler des conflits — car il y a toujours des conflits dans un groupe — dans la prise de responsabilités. La dignité humaine, selon moi, passe par la responsabilisation des personnes.

R.U. : *Ta propre façon d'enseigner à des Normaliens s'est-elle trouvée modifiée par ton expérience brésilienne ?*

C.L. : D'abord, je tiens à préciser que je n'ai pas simplement une tâche d'enseignement auprès des Normaliens, mais que j'interviens dans différentes classes afin d'aider les enseignants à prendre en compte la langue et la culture de leur région. En reconnaissant leur identité, les enseignants permettent à ces enfants d'avoir une image plus positive d'eux-mêmes. Après avoir vécu avec





La maison qui sert de salle de classe à l'intérieur de la favela.

ces enfants des "favelas" dont la spontanéité, l'esprit d'initiative sont encouragés à l'intérieur de leur communauté et réprimés dans une école communale, on voit alors différemment les enfants dits "en échec scolaire". Ainsi, à l'E.N.P. de Rennes, ai-je travaillé avec quelques enfants venant d'une cité de transit qui, pareils aux enfants des "favelas" avaient connu des échecs dans une école dont l'enseignement ne tenait aucun compte de leur vécu communautaire et ne les acceptait pas tels qu'ils étaient. Suite à mon travail au Brésil, j'ai donc porté une attention plus grande à la reconnaissance de l'identité culturelle que chaque enfant porte en lui. Par exemple, à l'E.N.P. de Rennes, un enfant venant d'une cité de transit a réalisé un texte intitulé "Le hérisson", d'abord dans sa langue, le romani, puis l'a transcrit en français. Il a expliqué comment dans sa famille on accommodait des plats de hérisson et cela a été l'occasion d'un dialogue avec les autres enfants qui, jusqu'ici, ignoraient tout de cette culture. Ce n'est pas un hasard que cela se soit produit après mon expérience brésilienne, pas plus que n'a été fortuite mon envie d'écrire des poèmes en gallo, la langue de Haute-Bretagne. Les mots du Brésil me chantaient encore en portugais et agissaient comme un appel à la langue de mon enfance, reniée à l'école.

R.U. : *Les communautés sont un phénomène brésilien qui n'a pas d'équivalent en France, à la même échelle. Comment des enseignants, et en particulier des Normaliens, peuvent-ils actuellement vivre une liaison plus organique entre l'école et son environnement ?*

C.L. : Il est certain que les communautés brésiliennes se situent dans un autre contexte. Pourtant, les Normaliens sont souvent nommés à la campagne en début de carrière; ne peuvent-ils pas

ainsi saisir l'intérêt de la liaison entre l'école et la collectivité rurale ? Les relations parents-instituteurs sont appelées à changer à la campagne. Jusqu'à présent, les parents hésitaient à rencontrer un instituteur, car il représentait pour eux "le maître à parler". Actuellement, il commence à exister un souci d'intercompréhension réciproque, notamment dans les "zones d'éducation prioritaire" (ZEP). Au cours de leur stage de trois mois, les Normaliens, confrontés avec les élèves d'un milieu rural ayant d'autres valeurs que les leurs, ne serait-ce que sur le plan culturel, auront donc à en tenir compte dans leur futur enseignement. Nous les aidons à prendre contact avec ce milieu, par exemple par le truchement des enquêtes. Ils en font notamment sur la maison rurale, ce qui les oblige à rencontrer des agriculteurs. En ce qui concerne les enfants, je

me suis rendu compte que leurs réactions à mes diapositives de maisons brésiliennes du Nord-Est étaient du type: « Ces gens ne peuvent être que très malheureux, dans leurs fragiles maisons de paille ». Nous avons réfléchi sur les matériaux qu'on utilisait en Bretagne et ils ont compris que la présence de carrières facilitait la construction de maisons en pierre mais qu'elles n'étaient pas nécessairement adaptées au climat du Brésil. Cela a gommé dans leur esprit l'impression de misérabilisme que les médias entretiennent. Ces enfants étaient surpris de recevoir un texte d'élèves se terminant par « il fait bon vivre sur la colline de Mocotó ». « Comment peuvent-ils raisonner ainsi à propos de "favelas" ? Mais, en examinant les dessins montrant le soleil, les enfants avec leurs cerfs-volants, ils ne pouvaient pas douter de leur joie de vivre. Au Brésil, tout projet éducatif s'inscrit dans une perspective globale qui intègre les problèmes de santé, de lutte contre l'expropriation. Il est sûr que ces gens ont pris leurs problèmes de santé en charge en créant des groupes d'agents de santé capables d'assurer les premiers soins, de faire du secourisme et qui ont été formés par l'infirmière intégrée au centre éducatif. C'est dire qu'il n'y a pas de coupure puisqu'interviennent aussi bien des infirmières que des médecins et gynécologues bénévoles, tous ayant la volonté de responsabiliser les personnes. Dans nos pays européens, ne se contente-t-on pas plutôt d'être des assistés en matière de santé ? Finalement, le principal objectif de ces communautés, c'est d'amener les gens à se prendre en charge: on sent nettement que ceux-ci sont passés du stade de l'assistance à celui d'acteurs de leur développement.

Roger Ueberschlag

Un atelier d'expression artistique à la favela de Mocotó

